

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

06/02/2008

Ludwig Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique* (*Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache*) 1935, trad. fr., éd. Les Belles Lettres, 2005)

(1)

L'année 1934-1935 a été particulièrement faste pour la recherche consacrée à la formation, aux règles de constitution et au développement de la connaissance scientifique, l'épistémologie, - une discipline dont l'histoire systématique reste encore à écrire -, puisqu'elle a vu la publication quasi simultanée de deux ouvrages qui ont fait durablement impression et ont largement contribué à façonner la représentation actuelle du travail scientifique : en langue allemande, *Logik der Forschung* de Karl Popper, et en langue française *Le nouvel esprit scientifique* de Gaston Bachelard, qu'il serait d'ailleurs intéressant, en raison de leur exacte contemporanéité, de relire en les mettant directement en confrontation l'un avec l'autre. Au même moment, paraissait en Suisse *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache*, « Genèse et développement d'un fait scientifique » de Ludwig Fleck, bactériologue polonais né en 1896, qui, hors des circuits universitaires dont sa judéité l'avait tenu écarté, a travaillé dans le cadre du laboratoire privé d'analyse qu'il avait créé à Lvov jusqu'à 1939, après quoi il a été déporté à Auschwitz puis à Buchenwald où il a pu continuer à travailler en tant qu'expert du typhus pour lequel il avait mis au point un vaccin, puis, après être rentré en Pologne où il est devenu membre de l'Académie polonaise des sciences, s'est installé en Israël où il est mort en 1961. Le livre de Fleck a connu une destinée très différente de celle qu'ont eue ceux de Popper et de Bachelard : il est, sur le moment, resté complètement ignoré, et n'est revenu à la surface qu'après 1950, lorsque T. Kuhn, engagé dans la réflexion qui devait le conduire à publier en 1962 *The structure of Scientific Revolutions*, l'a incidemment redécouvert, comme il le mentionne dans la préface de ce dernier ouvrage :

« Sans ce genre d'exploration au hasard que permet la Society of Fellows (de l'Université de Harvard) je n'aurais jamais rencontré la monographie de Ludwig Fleck, *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (Bâle, 1935), essai qui anticipait nombre de mes idées. Le travail de Fleck, et aussi une remarque d'un autre boursier, Francis X. Sutton, m'ont fait comprendre que ces idées demanderaient peut-être à être rattachées à la sociologie de la communauté scientifique. Les lecteurs ne trouveront ci-dessous que peu de références à ces travaux et à ces conversations, mais je leur suis redevable à plus d'égards qu'il ne m'est possible actuellement d'analyser ou d'évaluer. » (*La structure des révolutions scientifiques*, trad. fr. éd. Flammarion, coll. Champs, 1983, p. 9)

Ceci revient à attribuer à Fleck une postérité différée, comme si son travail était venu trop tôt pour que son apport ait pu être aussitôt reconnu. Kuhn, se présentant comme le débiteur de Fleck, l'installe du même coup dans la position intéressante, et cependant peu confortable, du précurseur, qui a anticipé des découvertes dont seuls d'autres ont pu tirer bénéfice dans un tout autre contexte.

Dans le texte intitulé « Objet de l'histoire des sciences », qui sert de Préface à ses *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Canguilhem critique la notion de précurseur dont il dénonce l'ambiguïté :

« Un précurseur serait un penseur, un chercheur qui aurait fait jadis un bout de chemin achevé plus récemment par un autre... Un précurseur ce serait un penseur de plusieurs temps, du sien et de celui ou de ceux qu'on lui assigne comme ses continuateurs, comme les exécutants de son entreprise inachevée. Le précurseur est donc un penseur que l'historien croit pouvoir extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre, ce qui revient à considérer des concepts, des discours et des gestes spéculatifs ou expérimentaux comme pouvant être déplacés et replacés dans un espace intellectuel où la réversibilité des relations a été obtenue par l'oubli de l'aspect historique de l'objet dont il est traité. » (*Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, éd. Vrin, 1968, p. 21)

D'avantage encore qu'un penseur qui serait parvenu, miraculeusement, à sauter par-dessus son temps, le précurseur est donc un penseur dont le temps aurait été poussé, entraîné par son mouvement propre, à franchir ses limites, en se déportant vers un avenir dont il soutiendrait et délivrerait silencieusement la promesse. C'est dire qu'il n'y a de précurseur qu'au point de vue du mouvement rétrograde du vrai, qui assigne pour fin à un temps celui qui doit lui succéder, fin vers laquelle il tend en secret comme si elle constituait, dès le départ, sa destination, qu'il vise sans parvenir sur le moment à l'atteindre ni même à la percevoir distinctement. Kuhn, lorsqu'il présente *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* comme un « essai qui anticipait nombre de mes idées », identifie en celui-ci un message venu d'ailleurs et d'un autre temps à lui adressé en tant que destinataire, qui aurait fini par lui parvenir, et dont il aurait été le premier à pouvoir déchiffrer la signification, demeurée auparavant impénétrable, et en conséquence ineffective. Ceci pose immédiatement la question de savoir si le déchiffrement opéré par Kuhn, qui consiste à lire dans la notion de « style de pensée » (*Denkstil*) développée par Fleck la préfiguration de son propre concept de « paradigme », est correct, ce qui n'est pas du tout évident. Or, si on revient au livre de Fleck, et si on entreprend d'en faire une lecture exempte de préjugé, on découvre que celui-ci, en dépit des limitations de son propos, des limitations qui sont propres à tout propos et contribuent à faire de lui le propos qu'il est et non un autre, se suffit parfaitement à lui-même, ne comporte en conséquence aucune virtualité inaccomplie qui condamnerait à ne porter sur lui qu'une vue récurrente, ce qui n'interdit pas de s'interroger par ailleurs sur les raisons pour lesquelles il est resté inaudible en son temps. C'est pourquoi, à la figure équivoque du précurseur, qui tend à masquer ou à diluer la spécificité véritable de sa démarche, il est préférable de substituer celle de l'éclaireur, du franc-tireur, du pionnier, qui s'est lancé, en prenant des risques, dans l'exploration de territoires inconnus, où il a effectué une difficile mission de reconnaissance : son texte, nous aurons à y revenir, comporte à ce sujet une métaphore, à première vue surprenante, sur laquelle il revient avec insistance, celle de l'«aviso de résistance de la pensée», formule qui finalement rend bien compte de sa démarche, en respectant sa dimension originale d'étrangeté, qui la rend à la fois innovante et irrécupérable, si toutefois on cherche à l'appréhender dans sa lettre même, en se retenant de la transposer dans un autre langage que le sien, comme Kuhn s'autorise à le faire pour lui conférer rétrospectivement, et sans doute abusivement, un caractère de normalité.

Ce qui caractérise d'abord la démarche de Fleck, et la distingue radicalement de celles d'un Popper ou d'un Bachelard aussi bien que de celle de Kuhn, est qu'elle est celle, non de quelqu'un qui a acquis, à l'aide d'informations précises et abondantes, convenablement assimilées, une culture scientifique suffisante pour être en mesure de parler de la science, de ses acquis et de ses problèmes en connaissance de cause, quoique à un point de vue qui reste extérieur à son mouvement effectif, comme c'est le cas de la plupart des historiens des sciences et épistémologues, mais d'un authentique praticien de la recherche scientifique : celui-ci, en même temps que, sur la base des éléments fournis par des manipulations appropriées, il s'agit pour l'essentiel de cultures de tissus sains ou infectés, il rédige des protocoles d'analyse bactériologique, s'interroge, sans rester longtemps éloigné de la table de son laboratoire, sur ce qu'il est train de faire, sur les conditions générales de son activité, ce

qui l'amène à développer une réflexion solitaire d'une exceptionnelle lucidité à propos de ce qu'il appellera dans ses travaux ultérieurs la « science de la science », d'une formule qui évoque, au lieu du regard externe porté sur la science à partir d'un ordre de rationalité qui en surplombe la pratique effective, les résonances internes que développe en son propre sein l'activité scientifique menée au jour le jour ; ceci suppose qu'on se mette à leur écoute, ce qui n'a rien d'évident, mais implique, dans l'urgence, une recherche, un engagement, une attention, dont Fleck fournit précisément l'exemple, lorsqu'il envoie ses « avis de résistance de pensée » dans le champ même où il travaille quotidiennement, celui de la biologie sanguine, champ dont il mesure les forces et les faiblesses, les avancées et les retards, en poursuivant parallèlement une réflexion sur ce qu'il appelle « la crise de la *réalité* », pour reprendre le titre d'un de ses tout premiers articles publié en 1929. Or cette investigation, appuyée sur l'expérience effective de ce que peuvent être des « faits scientifiques » vus, non à distance, mais sur le terrain où ils se produisent et sont identifiés comme tels, est l'occasion de la part de Fleck d'une étonnante création conceptuelle, effectuée à chaud, dont témoigne le « vocabulaire » placé à la fin de l'édition française de son livre (p. 272-276) où figurent entre autres des expressions comme *Denkgewohnungen* (« habitudes de pensée »), *Denkgebilde* (« configuration de pensée »), *Denkkollektiv* (« collectif de pensée »), *Meinungssystem* (« système d'opinions »), *Systemfähigkeit* (« capacité à former des systèmes »), *Ursideen* (« idées originelles »), *Präsideen* (« idées préalables »), etc. ; ceci ne fournit qu'une toute première idée de l'inventivité d'une réflexion qui, pour être basée sur une expérience réelle des phénomènes étudiés, n'a rien d'empirique, mais débouche sur un effort de systématisation dont la mise en forme est poussée aussi loin que possible ; cette mise en forme est discutable sans doute, « falsifiable » dirait Popper, mais elle ne l'est que, précisément, en raison de son caractère détaillé, explicite et réfléchi, qui permet d'en mettre au jour les tenants et les aboutissants tels que les révèle la dynamique d'une recherche en cours, saisie au vif des difficultés qu'elle affronte et des questions qu'elle soulève, sans prétendre leur apporter des réponses définitives. Notons en outre que cette mise en forme théorique est exempte de tout amphigourisme : les analyses proposées par Fleck sont marquées par un souci extrême de clarification, ce qui en rend le contenu accessible, non seulement à des spécialistes avertis se parlant entre eux dans un langage ésotérique, mais à quiconque s'intéresse aux problèmes de la connaissance scientifique et s'efforce de leur consacrer une suffisante attention.

Fleck n'est pas le praticien de n'importe quelle discipline scientifique : ses activités relèvent de la recherche en biologie, la science du vivant, qui n'est pas une forme de connaissance comme les autres, ne serait-ce qu'en raison de ses enjeux, c'est le cas de le dire, vitaux. Ce n'est pas un hasard si Comte a fait de la biologie le point de rebroussement de sa classification des sciences, celui où le sujet de la connaissance se retourne vers lui-même pour commencer à se faire l'objet de sa propre étude, ce qui bouleverse de fond en comble, en même temps que celui de l'analyse et de la synthèse, le rapport de l'objectif et du subjectif. Ce bouleversement se traduit en particulier par l'impossibilité de faire passer dans ce domaine singulier du savoir une distinction aussi tranchée entre connaissance fondamentale et connaissance appliquée que ne peuvent le faire des sciences dont les objets peuvent naturellement être considérés à distance, comme derrière une vitre, avec davantage de neutralité. La biologie est une science constitutionnellement impure, en ce sens que ses intérêts sont inévitablement chargés d'une dimension émotionnelle forte, dont sont affectées à un moindre degré, voire même sont totalement exemptes, les mathématiques et l'étude du monde inorganique, quoique Pascal ait pu dire au sujet du silence des espaces infinis et de l'effroi que ceux-ci lui inspiraient. On n'approche pas impunément, ni non plus les mains vides, l'ordre du vivant, ce qui rend d'autant moins aisé d'adopter à son égard l'attitude de l'objectivité scientifique, appuyée sur une stricte séparation entre théorie et pratique, entre souci de comprendre la chose telle qu'elle est en l'état et désir de la transformer. Et d'ailleurs,

qu'est-ce que la vie « en l'état » ? Elle est justement cette chose, qui n'en est pas vraiment une, tant elle paraît vous filer entre les doigts, en raison des incessantes et imprévisibles mutations dont elle est le siège. Fleck, qui est un chercheur en laboratoire, dans le cadre du laboratoire d'analyse privé qu'il dirige, n'est sans doute pas un médecin, exerçant au quotidien l'art de soigner et de remédier à des souffrances, praticien en tant que tel d'un art ou d'une technique, mais son travail n'en est pas moins directement articulé à des besoins ou à des préoccupations dont la nécessité s'inscrit sur un plan pratique, ce qui confère à son travail de chercheur une dimension doublement pratique, en tant que pratique de connaissance au même titre que les mathématiques, mais dont par ailleurs les aspects et incidences sur la vie pratique ne peuvent être négligés ou mis entre parenthèses par une simple décision intellectuelle. Se pose alors la question suivante : jusqu'à quel point le témoignage spécifique offert par la recherche en biologie, telle que Fleck a pu en avoir personnellement l'expérience, peut-il donner sa base à une entreprise de généralisation concernant l'activité de la connaissance en général, telle que vise à l'appréhender une « science de la science » ? Lorsqu'il consacre son attention « au développement et à la genèse d'un fait scientifique », comme l'indique le titre de son livre, il est manifeste que ce fait scientifique n'est pas un fait quelconque, n'est pas un fait comme les autres ; mais c'est un fait d'une nature très particulière, qui ne peut être aligné sur ceux que, par exemple, considèrent des sciences comme la mécanique et la physique. Cette interrogation n'a pas nécessairement à être formulée comme une objection, qui tendrait à invalider les conclusions de la recherche de Fleck : mais elle attire l'attention sur le fait que le domaine d'études dont Fleck s'occupait personnellement constituait peut-être la meilleure entrée possible aux thèmes qui l'obsédaient, comme par exemple l'exigence de reprendre à la base à la problématique traditionnelle de la théorie de la connaissance, qui ramène celle-ci à une entreprise de la raison individuelle confrontée à la réalité du monde extérieur, entreprise déconnectée d'enjeux communautaires. La biologie constituait sans doute un terrain privilégié au développement d'une sociologie de la connaissance qui ne soit pas seulement une réflexion à caractère général sur les aspects collectifs du travail scientifique, comme l'était celle menée, avant Fleck, par des théoriciens comme Max Scheler ou Karl Mannheim, mais se présente comme une étude concrète menée *in situ*, sur place, en vue de libérer les effets de résonance interne que vient d'évoquer pour nous la formule « science de la science ».

Le « fait scientifique » autour duquel Fleck a organisé sa réflexion est d'autant moins quelconque qu'il concerne la sérologie, et à travers elle, l'épidémiologie, une discipline qui concerne, non directement des individus, mais des populations affectées, ou comme on dit infectées, par des phénomènes dont le caractère pathologique s'impose immédiatement, dans la mesure où il comporte pour ces populations le risque de leur destruction partielle ou totale. L'épidémiologiste est quelqu'un qui a affaire à des manifestations qui, pour être naturelles, ne s'en présentent pas moins comme des « maux », de graves nuisances, dont le risque doit être à tout prix endigué, ce qui incite Fleck à orienter sa réflexion vers la question de savoir ce que c'est au juste qu'un mal, et jusqu'à quel point la notion de mal peut être élevée au rang de « fait scientifique », ce qui l'amène à placer au point de départ de sa recherche une interrogation au sujet de la notion d'« unité nosologique », dont on se sert justement pour donner à un mal, à un dol, notion négative au départ, la stabilité apparente et la positivité d'un fait. Et, en entamant une discussion au sujet de savoir ce qu'est au juste une unité nosologique, c'est-à-dire ce qui permet de qualifier, en principe objectivement, une maladie, Fleck est justement conduit à remettre en cause la représentation usuelle du fait scientifique comme étant défini par sa stabilité, sa résistance au changement, son immutabilité, qui seraient garantes de son objectivité : les cultures qu'il fait pousser en laboratoire lui offrent le spectacle de corps pathogènes qui ne se laissent pas enfermer, ou du moins se laissent difficilement enfermer, dans le cadre de représentations fixes et bien ordonnées, ce qui ne les

rend pas moins «objectifs» pour autant, c'est-à-dire, très concrètement, ne les rend pas inactifs ou inoffensifs. La pathologie que Fleck a choisie pour en faire la matière de son livre est celle du sang syphilitique, dont la connaissance a connu son grand moment avec la mise au point, dans les premières années du XXe siècle, de la réaction de Wassermann, le test qui aurait définitivement permis d'identifier l'existence réelle ou la présence de l'affection dans le sang, sinon sa nature : la réaction de Wassermann n'est plus admise aujourd'hui comme faisant autorité pour le dépistage de la maladie, alors que, à l'époque où Fleck écrivait son livre, elle était largement reconnue comme fiable, ce qui l'autorisait à la prendre comme exemple représentatif de ce que peut être un fait scientifique ; qu'elle ait été ensuite privée de cette reconnaissance, loin d'affaiblir la démonstration de Fleck, contribue au contraire à en renforcer les conclusions, en soulignant les limites étroites dans lesquelles la notion de fait scientifique peut être reçue comme valide, de manière indiscutablement provisoire et précaire, pour autant qu'elle est engagée dans un processus de renégociation constant. En ciblant sur ce type de problème sa recherche sur la science de la science, Fleck se donnait un objet d'étude dont la portée émotionnelle, liée aux grandes peurs collectives, est manifeste. De toutes les liqueurs ou sécrétions humaines, le sang, la liqueur sacrificielle, est celle qui est la plus étroitement associée à des fantasmes oppressants, ce que souligne le fait qu'elle a été prise, imaginairement, pour le vecteur principal du lignage, de la génération et de la descendance : ce qui se transmettrait prioritairement d'une génération à une autre, c'est le sang, considéré comme le facteur unificateur du lien familial, soudé par la communauté du sang, facteur unificateur d'autant plus efficace à cet égard qu'il est fragile, et peut être gâté par de mauvaises alliances qui le corrompent ou par des troubles qui le rendent impur, impropre à assurer correctement sa fonction de transmission. Et de ce point de vue, le plus mauvais sang, au temps de Fleck, c'est le sang syphilitique, empoisonné par un mal qui était encore considéré au début du XXe siècle comme héréditaire, ce qui a conduit Ibsen, dans sa pièce *Les revenants* à en faire le symbole des grandes malédictions génératives (une lecture détaillée de cette pièce d'Ibsen a été proposée au cours des séances des 16 et 23 mai 2001 de « La philosophie au sens large »). Un répertoire des représentations terrifiantes associées à ce mal est offert par le livre de Patrick Wald Lasowski, *Syphilis, Essai sur la littérature française du XIXe siècle* (éd. Gallimard/ coll. Les Essais, 1982), dont le propos est ainsi résumé dans l'Avant-Propos :

« *Syphilis*, puissante inspiratrice, sans visage ni lieu, porteuse d'un nom mythique, dont la présence accule aux bords immémoriaux, à l'effondrement « aphasiaque » du silence. Renouvelant les inquiétudes et l'interrogation, affichant le désastre. Comme si toutes les questions que ne cessait passionnément de se poser le siècle – possédé par le désir de savoir autant que travaillé par le virus – finissaient par « lui remonter au visage et l'avaient pourri » (*Nana*, Zola), la fermentation du secret arrivée à son terme. Et cette remontée au visage achève l'exhaussement de toute fascination. Il n'y a plus d'effigie qui tienne. L'Imaginaire vacille aux bords où la putréfaction mène, où la décomposition gagne. *Syphilis* pose sur toute représentation « le masque horrible et grotesque du néant ». Masque ultime au terme de la mascarade, dont il dépasse en éclat les inventions les plus fastueuses, les plus extrêmes, les plus éblouissantes. » (p. 8-9)

Aujourd'hui les pullulantes visions d'épouvante associées au mal qui ronge se sont transférées sur d'autres maladies, comme le cancer ou le sida, mais leur logique est restée, à travers ces déplacements, opérante, comme venue du fond des temps, fournissant ainsi le type même de ce que Fleck catégorise sous l'appellation de *Uridee*, « idée originelle », dont les manifestations peuvent se modifier sans qu'elle disparaisse jamais pour autant. Ceci donne encore plus de valeur à la remarque faite précédemment : en liant sa réflexion sur le travail scientifique à la considération d'un fait aussi troublant que la réalité du sang syphilitique, assiégé par la présence du grand mal, Fleck était immédiatement conduit à se préoccuper des facteurs de la connaissance qui intéressent la collectivité en tant que telle, dans la mesure où

ils paraissent en prise sur le destin de l'humanité, menacée dans ses profondeurs par une affection qui la perturbe au point de surdéterminer à plus d'un degré l'attention qu'elle lui consacre.

Les conséquences théoriques concernant la connaissance en général que Fleck tire de l'étude de la syphilis et de son histoire sont radicales. Il les résume ainsi :

« Le savoir ne repose sur aucun substrat ; les idées et les vérités n'existent que grâce à des mouvements et des interactions constants. » (p. 94)

Ceci ne signifie pas qu'il faille refuser à la connaissance scientifique le caractère d'objectivité qu'elle revendique, ce qui aurait pour conséquence de la réduire à une manipulation arbitraire de la réalité, entièrement livrée à la libre décision de l'esprit subjectif, - Fleck est un adversaire résolu du conventionnalisme -, mais qu'il faut repenser la notion d'objectivité sur de nouvelles bases, ce que rend justement possible la sociologie de la connaissance, à laquelle Fleck fait à plusieurs reprises explicitement référence, en propres termes, dans son livre. Son objectivité, la connaissance ne la détient pas comme une propriété substantielle une fois pour toutes acquise, donc au titre d'une base assurée qui la soutiendrait sur ses arrières, mais elle la vise, elle la projette au devant d'elle-même en en reproblématisant le contenu, au cours du mouvement incessant que constitue la vie de ses concepts. C'est pourquoi il faut renoncer à présenter la connaissance sur le modèle d'une confrontation directe entre l'esprit et le monde, comme si le sujet et l'objet, radicalement isolés l'un de l'autre, se faisaient face, la seule issue à leur conflit étant fournie par leur soumission commune à une même loi, qui serait la loi de la chose telle que la raison est parvenue à la maîtriser au terme d'un processus une fois celui-ci accompli : et ce processus, étant parvenu à son but qui lui était fixé dès le départ, il ne lui resterait plus qu'à s'effacer en tant que processus devant la force irrécusable de la vérité, une vérité qui était déjà là, toute préformée, même si elle ne s'est fait connaître que progressivement. Une telle conception fait l'impasse sur ce qui constitue la réalité complexe de la recherche scientifique, à savoir les interactions constantes qui en impulsent la dynamique, au cours d'un mouvement qui ne peut être que sans fin. Alors, de deux choses l'une : ou bien la connaissance est censée s'approcher, en quelque sorte à reculons, d'une réalité qui doit pour toujours, telle la chose en soi, lui échapper, comme si elle se dérobaient au fur et à mesure devant elle pour mieux s'enfermer dans son insondable mystère ; ou bien il faut renoncer à la considérer, de manière récurrente, comme une telle approche vouée à être sans cesse déçue, et on doit la voir en sens exactement inverse, selon la perspective propre à son élan propre, comme une prospection procédant sans garantie donnée au départ, dont chaque étape a à charge de redéfinir le type de réalité qui lui convient ou à laquelle elle convient, et non seulement d'occuper la place qui lui aurait été assignée dès le début de son parcours.

Une théorie de la connaissance attentive à l'histoire des concepts voit en ceux-ci une série d'interférences qui, à certains moments, se nouent de manière à se coaliser en systèmes plus ou moins stables : ces systèmes tendent à l'objectivité sans parvenir à la fixer de manière définitive. De ces interférences fournit un exemple, c'est de là que part Fleck dans le premier chapitre de son livre, la manière dont s'est formé le concept actuel de la syphilis, à la croisée de plusieurs approches qui ont fini par converger en établissant entre elles une sorte de compromis dont la stabilité ne peut être que circonstancielle et provisoire. La plus ancienne est l'approche éthico-mythique, remontant sans doute à la nuit des temps, qui fait de la syphilis une « maladie vénérienne », ou mal d'amour qui, sur fond d'une interprétation transgressive de l'accomplissement de la sexualité vitale confrontée à des interdits qui lui confèrent une dimension sacrée, appelle la malédiction, et concrètement la punition divine (c'est de cette approche qu'Oscar Panizza a donné une représentation distanciée et grinçante dans sa pièce *Le concile d'amour*). Ensuite est venue une approche de type complètement différent, qui a mis en évidence la réaction au mercure des symptômes cutanés de la maladie, ce qui a constitué un retour à l'expérience et a amené à reconsidérer la syphilis comme un fait

de part en part naturel n'ayant plus à être rapporté à une causalité transcendante. Cette approche a ensuite été corrigée par une autre, lorsqu'a été mis en évidence le rôle joué par le sang dans l'étiologie de la syphilis, ce qui a amené à comprendre que les affections cutanées n'en étaient qu'une manifestation indirecte et non la forme essentielle : c'est alors que s'est mise en place la thèse de la maladie infectieuse et contagieuse, qui, pas moins que celle de la maladie vénérienne, s'est nourrie de fantasmes imaginaires, comme celui de l'invasion par un agent extérieur, « responsable » de la maladie, au sens primitif de la notion de cause, « *aitia* » telle qu'elle s'est formée au cours de l'Antiquité grecque dans un contexte juridique, en rapport avec une recherche en culpabilité. C'est en référence à ce type de spéculation que s'est pour finir constituée une discipline nouvelle, la sérologie, qui a rendue possible la découverte de la *spirochaeta pallida*, le tréponème parasite, identifié comme l'agent de la syphilis, ce qui constitue l'état actuel de la connaissance de la maladie.

La reconstitution de cette histoire, dont le déroulement ne se laisse pas ramener dans le cadre d'une logique, fournit à Fleck l'occasion de plusieurs remarques. Tout d'abord, il serait erroné de croire qu'au cours de la succession de ces approches, celle qui suit se substitue à celle qui la précédait sans en laisser subsister aucune trace : la mémoire des étapes antérieures ne s'efface jamais, du moins pas complètement, mais perdure à travers les représentations qui en ont infléchi le contenu ; à l'époque de la *spirochaeta pallida*, on continue à parler de la syphilis comme d'une maladie vénérienne, ou comme on dit « honteuse », qui se traite à l'abri des regards et des risques de contamination dans des centres de soins appropriés. D'autre part, comment est-on parvenu à l'étape finale de cette histoire (finale au temps de Fleck, car beaucoup d'eau a ensuite continué à couler sous les ponts) ? Pour donner une vue plus claire de ce point, Fleck cite un extrait d'une revue médicale où sont relatées les circonstances de la découverte du tréponème :

« J. Siegel décrit en 1904 et 1905 pour diverses maladie contagieuses – variole, fièvre aphteuse, scarlatine et syphilis – des structures qu'il interpréta comme étant les agents, alors encore inconnus, de ces maladies, et dont il pensait qu'elles étaient des protozoaires. Considérant l'importance que les découvertes de Siegel pourraient prendre, si elles venaient à être confirmées, il apparut opportun au chef du *Reichsgesundheitsamt* (le Service impérial de santé) de l'époque, le Dr Koehler, d'établir les bases nécessaires à leur évaluation, à partir de vérifications indépendantes conduites au sein du *Gesundheitsam*, etc. »

D'où Fleck tire cette conclusion audacieuse :

« La découverte de la *spirochaeta pallida* est le résultat du travail logique et appliqué de fonctionnaires. » (p. 34)

L'agent bactériologique de la syphilis, assimilé à sa « cause », a bien été, au sens propre du terme, découvert, et non inventé, mais ce sont des responsables de la santé publique qui ont conduit à son identification en tant qu'agent, une notion qui relève en dernière instance d'une logique administrative, cette logique ayant interféré à un moment crucial avec celle que développe sur son terrain propre la recherche scientifique qui, sans cette interférence, n'aurait pu se donner elle-même les moyens matériels ni même l'incitation pour pousser son investigation précisément dans ce sens. Il est extrêmement tentant de voir dans le moment terminal de ce processus, celui où l'agent « responsable » de la maladie a été révélé, et concrètement vu pour la première fois au microscope en train de s'agiter au sein des suc tissulaires observés, celui où la recherche a touché enfin la terre ferme de l'objectivité, en atteignant ce qui existait substantiellement avant elle et en quelque sorte l'attendait, comme l'Amérique attendait Christophe Colomb, qui ne l'a certainement pas tirée de son imagination débridée, même s'il a cru voir en elle pour commencer les Indes fabuleuses à la recherche desquelles il s'était lancé. Il n'y a aucunement lieu de nier la réalité objective du tréponème, comme serait peut-être portée à le faire une conception constructionniste ou constructiviste de la connaissance, qui relègue tout ce qui peut être placé sous la catégorie de « réalité » au rang de chose en soi inconnaissable et présente le connu comme une projection de l'esprit relevant

de son initiative propre et se substituant à cette insaisissable réalité ; mais on peut avoir de très fortes raisons de douter que cette réalité soit celle d'un « agent responsable », voire même, pourquoi pas ?, « coupable » de la maladie, représentation essentiellement sujette à révision, exactement comme on a eu à s'interroger, une fois que Christophe Colomb eût pris pied sur la nouvelle terre qu'il venait de découvrir, sur la nature exacte et sur la localisation de celle-ci :

« On peut aujourd'hui, pratiquement en toute impunité, affirmer que l'« agent » n'est qu'un symptôme parmi d'autres de la maladie, qui conditionne la maladie et qui, dans tous les cas, n'est certainement pas le plus important. Sa présence seule ne suffit pas et, à cause de l'ubiquité de nombreux microbes, il apparaît de lui-même quand d'autres conditions se présentent. » (p. 39)

En effet, si l'observation a établi que tous les sujets malades de la syphilis étaient porteurs de la *spirochaeta pallida*, la réciproque n'est pas vraie. Ce qui signifie qu'en toute rigueur la détermination de l'affection syphilitique ne s'est pas achevée lorsque le tréponème a pu enfin être isolé, découverte qui, loin de mettre un point final à la recherche, a débouché sur la formulation de nouveaux problèmes :

« Le développement du concept de syphilis comme maladie spécifique n'est donc pas encore terminé, et ne peut pas l'être, dans la mesure où ce concept participe de toutes les découvertes et nouveautés de la pathologie, de la microbiologie et de l'épidémiologie. » (p. 40)

Ceci confirme qu'une recherche scientifique authentique doit se garder de substantialiser ses objets afin d'en fixer plus commodément la représentation, confondant ainsi leur objectivité avec leur capacité à être une fois pour toutes identifiés dans leur nature immuable. Sans doute, l'étude de la syphilis offrait-elle un terrain privilégié à ce type de remarque. Mais l'histoire de disciplines scientifiques qui, elles, ne sont pas, comme la biologie, surplombées par la perspective du pathologique, concrètement perçue comme un risque pour l'humanité, ce qui attise le désir de clore les discussions élevées à ce propos, peut donner lieu à des réflexions du même genre : les mathématiciens disputent toujours de la question de savoir ce que c'est « réellement » qu'un point, les physiciens de celle de savoir ce que c'est qu'une force, notions qui, comme celle d'unité nosologique, se trouvent à la croisée de séries d'interférences, que rien ne prédisposait à converger, et dont rien ne permet d'affirmer qu'elles ne puissent plus s'enrichir de termes nouveaux. Les sciences les plus « dures », non seulement ne sont pas assurées de leurs objets, mais même tirent de cette insécurité une incitation à relancer sans cesse l'examen qu'elles leur consacrent, sans craindre de les redécouvrir à chaque étape de leur développement autres qu'elles ne les croyaient, ce qui, loin de la vider de son contenu, enrichit la connaissance qu'elles peuvent espérer en former.

C'est pourquoi, dans le deuxième chapitre de son livre, Fleck s'estime autorisé, selon l'intitulé de celui-ci, à tirer des « conséquences pour la théorie de la connaissance de l'histoire d'un concept particulier étudié précédemment ». Ces conséquences sont résumées par la thèse suivante :

« L'acte cognitif est l'activité humaine la plus conditionnée qui soit par le social, et la connaissance est tout simplement une création sociale. » (p. 78)

Ceci résulte d'abord du fait que cet acte est inséré dans le cadre d'une histoire, dont il ne peut être extrait sans être exposé au risque de falsifier ses résultats, en en substantialisant ou en en logiciant artificiellement le contenu pour lui conférer les apparences de l'inéluctabilité, une inéluctabilité qui légitimerait en dernière instance la connaissance qui lui est appliquée. L'histoire de la connaissance est celle, non de ses acquis, mais de ses problèmes, dont ses concepts fondamentaux offrent une forme concentrée, sous laquelle ces problèmes sont susceptibles d'être en permanence renégo-ciés, en relation avec les multiples enjeux à l'intersection desquels ils se situent.

Introduire le sens de l'historicité dans la théorie de la connaissance a pour première conséquence de remettre en cause le sentiment d'évidence dont se réclament spontanément les vérités scientifiques, ou tout au moins de préciser la nature exacte de ce sentiment. Qu'est-ce qui rend une vérité « évidente », c'est-à-dire digne d'être admise dans des conditions telles qu'elle n'a plus ensuite à être remise en question ? C'est le fait d'être reçue dans le cadre propre à un « collectif de pensée » (*Denkkollektiv*), au « style » (*Denkstil*) duquel elle est reconnue comme conforme, ce qui constitue la condition de son acceptabilité :

« Les conceptions (*Auffassungen*) ne sont pas des systèmes logiques, même si de tout temps elles ont voulu l'être, mais des ensembles possédant une unité, conformes à un style, qui se développent et dépérissent en tant que tels, ou qui se transforment avec leurs preuves. Chaque époque possède des conceptions dominantes, à la fois dépositaires des traces du passé et favorables aux développements futurs, de manière analogue à toute formation sociale. L'un des travaux les plus urgents parmi ceux qu'une théorie comparative de la connaissance devrait entreprendre serait d'étudier comment des conceptions, des idées vagues, circulent d'un style de pensée à un autre, comment elles émergent en tant qu'idées originelles formées spontanément, comment elles se maintiennent dans des formes rigides et persistantes grâce à une sorte d'harmonie, produit d'une illusion. » (p. 56)

Le rapport de la connaissance au social se présente donc pour commencer sous la forme d'une analogie : la connaissance est ordonnée sur le modèle d'une formation sociale, selon des systèmes à dominante qui, en déterminant des préférences, orientent d'emblée la pensée dans un certain sens, ou comme on dit suivant une certaine pente. Une pensée qui serait libre par rapport à une telle orientation préalable, dont elle n'aurait même pas à entreprendre de se démarquer, est une fiction : et ce qu'on appelle logique de la connaissance est entièrement bâti sur une telle fiction, à savoir la représentation d'une pensée « pure » qui ne serait soumise qu'à sa propre loi, dont les décrets sont immuables. Cette représentation repose sur une idéalisation de la réalité concrète et complexe de l'histoire de la connaissance, idéalisation qui conduit à la représenter comme se déployant dans un espace neutre, non encore balisé, à l'intérieur duquel il reviendrait au seul esprit individuel de prendre des décisions dont chacune correspond à des attendus de part en part rationnels, à la manière d'un calcul logique ne reposant sur aucune idée préconçue. Or pour qu'advienne une connaissance, il faut qu'elle s'appuie sur des préconceptions, qui lui sont fournies par le cadre du *Denkkollektiv* à l'intérieur duquel elle se forme et est légitimée, ou du moins est susceptible de l'être. D'où cette conséquence paradoxale :

« Une légitimation n'est donc possible que là où elle n'est plus vraiment nécessaire, c'est-à-dire parmi les personnes ayant en commun un même état d'esprit par rapport à un style de pensée, et spécialement parmi celles possédant une formation à peu près commune. » (p. 66)

Une formation scientifique ne se ramène pas en effet à l'acquisition successive de connaissances isolées, ayant valeur chacune en elle-même, mais elle suppose en premier lieu l'assimilation d'habitudes de pensée qui, littéralement, informent l'esprit en inclinant ses activités dans un certain sens, et en excluant ce qui ne lui est pas conforme : autrement dit, elle consiste en une entreprise de normalisation qui intègre en excluant, très concrètement en détournant l'attention de ce qui ne rentre pas dans le cadre admis et, en conséquence, ne peut même pas être pris en compte sur le mode de la confrontation ou de la discussion. On dirait encore, en d'autres termes, qu'il ne peut y avoir de connaissance purement privée, dont la validité aurait d'abord à être éprouvée dans le for intérieur du sujet de la pensée, n'étant qu'ensuite mise en circulation et communiquée : c'est sur le plan même de sa formation qu'une connaissance acquiert les caractères qui la rendent communicable. Ce qu'on appelle clarté, rigueur, n'est en effet rien d'autre que la conformité à un style de pensée qui est parvenu à s'imposer et, une fois installé, tend à perdurer. C'est pourquoi, à défaut d'avancer qu'il ne serait possible de convaincre que des convaincus, il faut admettre qu'on ne convainc que des gens disposés et préparés, voire conditionnés, à l'être dans le cadre d'une formation

appropriée. Cette formation ne peut être réduite aux dimensions d'une opération d'auto-suggestion, par laquelle le sujet connaissant reprendrait à sa base sa relation au monde de manière à en reconstituer entièrement par lui-même les raisons :

« Une théorie de la connaissance ne doit pas considérer l'acte cognitif comme une relation binaire entre le sujet et l'objet, entre celui qui connaît et ce qui est à connaître. Parce qu'il est un facteur fondamental de toute nouvelle connaissance, l'état du savoir du moment doit être le troisième terme de cette relation. Sinon il est impossible de comprendre comment on parvient à un système d'opinions fermé sur lui-même, ayant son style propre, et pourquoi on trouve des dispositions au développement d'une connaissance dans le passé qui, à leur époque, n'étaient légitimées par aucune raison « objective » (pré-idées). » (p. 73)

L'acte cognitif ne consiste pas en un face à face intemporel de l'esprit et de la réalité, parce que, dans leur rapport, s'interpose nécessairement un troisième terme, qui est le collectif de pensée propre à une époque donnée :

« Si nous définissons un collectif de pensée comme la communauté des personnes qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement, alors nous tenons en lui le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier. C'est ainsi que le collectif de pensée apporte l'élément manquant de la relation cherchée. » (p. 74)

La représentation d'un style de pensée général, ne relevant d'aucune époque et d'aucun état de la culture, on pourrait définir ainsi ce qu'on entend par logique, est donc inappropriée : il n'y a pas de sujet pur de pensée, qui serait par grâce d'état dispensé d'en passer par les contraintes du collectif de pensée à l'intérieur duquel il a été formé, qui le préparent à regarder du côté d'un certain type de vérité, à l'exclusion d'autres types qui ne sont envisageables que dans d'autres contextes. Si la pensée est « stylisée », c'est donc toujours dans le sens de sa particularisation, de sa spécification, qui interdisent d'accorder à ses acquis un caractère définitif. Il est ainsi confirmé que la connaissance est une activité sociale, comme telle historiquement déterminée, ce qui a pour conséquence que, en grande partie du moins, elle échappe à la libre initiative des individus, même si ceux-ci entreprennent de soumettre leurs décisions à un calcul logique :

« Bien qu'un collectif de pensée soit composé d'individus, il n'est pas la simple somme de ces derniers. L'individu n'a jamais, ou presque jamais, la conscience du style de pensée qui presque toujours exerce une contrainte absolue sur sa pensée, contrainte à laquelle il est tout simplement impossible de résister. » (p. 76)

Une contrainte à laquelle il serait impossible de résister ? Il faut toutefois noter que Fleck nuance son affirmation d'un « presque jamais » et d'un « presque toujours » qui interdisent de lui assigner définitivement un caractère absolu.

Ayant établi le caractère social de l'activité pensante, qui ne relève certainement pas d'un idéal *cogito*, mais de la réalité complexe du réseau qui rend possible un *cogitamus*, d'un penser avec d'autres sinon au sens fort d'un penser ensemble, Fleck est amené à développer, - c'est sans doute à ce point de vue que Kuhn s'est reconnu en lui, une conception holiste de la connaissance, au point de vue de laquelle des idées ne parviennent à se former qu'en s'inscrivant dans des systèmes globaux à l'intérieur desquels elles prennent sens, étant impensable qu'elles puissent avoir ce sens de manière indépendante ou sur la base de connexions logiques transcendant tous les systèmes de pensée particuliers et non préorientées en fonction de certaines préférences :

« La tendance des systèmes d'opinion à perdurer nous prouve que ces systèmes doivent être regardés comme étant, pour ainsi dire, des entités à part entière, des configurations indépendantes ayant leur style propre. Ils ne sont pas simplement des sommes d'énoncés partiels ; en tant que totalités harmonieuses, ils révèlent des caractéristiques stylistiques particulières, chacune d'entre elles déterminant et conditionnant une fonction cognitive et une seule. » (p. 72)

Cette conception holiste est exposée à une dérive organiciste, à laquelle Fleck, semble-t-il, n'échappe pas :

« La tendance à perdurer des systèmes d'opinions se présentant comme des totalités fermées fait inévitablement partie d'une physiologie de la connaissance. Le processus de la connaissance se déroule dans l'ordre suivant, et seulement dans cet ordre : seule une théorie classique qui établit entre les idées des liaisons plausibles (donc enracinées dans leur époque), fermées sur elles-mêmes (donc limitées), capables de propagande (donc conformes à un style) est dotée d'une force d'entraînement. » (p. 60)

On ne peut qu'être surpris par cette référence à une « physiologie de la connaissance », qui prend la place de celle à la sociologie de la connaissance, en vue de renaturaliser l'histoire de la pensée, et ainsi lui conférer une sorte de nécessité. Ceci correspond à la préoccupation principale de Fleck qui est de restituer à la formation et à l'évolution de la pensée le caractère d'un phénomène de part en part naturel, comme l'est d'ailleurs aussi sans doute à son point de vue le développement des formes sociales, pour autant que celui-ci ne relève pas de l'arbitraire de décisions individuelles qui pourraient l'incliner à volonté dans un sens ou dans l'autre. D'autre part, Fleck, qui parle ici le langage de sa propre pratique de professionnel de la biologie, emploie le terme « physiologie », non dans son sens large de théorie des organismes, mais au sens restreint qui l'oppose à la pathologie : par physiologie de la connaissance, il faut entendre l'ensemble des règles qui en conditionnent le fonctionnement « normal », par opposition à ce qui vient perturber ce fonctionnement ; or ces règles, qui sont celles de l'esprit collectif et non celles de l'esprit individuel, ne renvoient pas au présupposé d'une nature réputée immuable, intransformable : ce qui rend un système de pensée viable, c'est sa capacité à se faire reconnaître socialement, dans un cadre historique donné, capacité qui disparaît lorsqu'il est extrait de ce cadre. La détermination sociale de la connaissance n'a plus alors uniquement une portée analogique : la production de connaissances est une production sociale, et elle l'est précisément dans la mesure où elle est confrontée en permanence à l'exigence de faire passer une ligne de démarcation aussi nette que possible entre le normal et le pathologique, entre ce qui répond aux nécessités du système de pensée en vigueur et ce qui transgresse ces nécessités, dans un contexte qui n'a rien d'harmonieux et d'apaisé. La fermeture sur soi d'un système de pensée, de même que l'état de santé d'un organisme, n'est jamais acquise de manière définitive, mais requiert une vigilance permanente, et une lutte contre tous les éléments perturbateurs qui pourraient venir la remettre en question.

Il se trouve que, dans le domaine de la science de la science auquel il consacre ses réflexions, Fleck se présente précisément en adversaire des positions admises communément, contre lesquelles, dans le cadre de la guerre qu'il mène contre elles, il lance son propre « avis de résistance de la pensée », en essayant de voir et de faire voir les choses autrement que ne le fait usuellement la théorie de la connaissance. Au début de cette présentation, nous avons signalé le fait que son livre était sur le moment passé pratiquement inaperçu, comme s'il avait alors fait l'objet d'un interdit de principe, ce qui a permis d'en rejeter le contenu sans examen. Mary Douglas, qui fait longuement référence à Fleck dans son ouvrage *Comment pensent les institutions* (1986, trad. fr., éd. La Découverte/ Poche/ Sciences humaines et sociales, 2004), présente à ce propos la remarque suivante :

« Dans sa préface à l'édition en langue anglaise du livre de Fleck, son éditeur et traducteur compare le rejet initial de l'ouvrage avec le succès immédiat et retentissant de *La logique de la découverte scientifique* de Karl Popper publiée presque au même moment. La différence d'accueil pourrait largement s'expliquer par la force relative des collectifs de pensée auxquels chacun de ces auteurs appartenait. Popper était une figure célèbre de la prestigieuse école philosophique de Vienne, et Fleck faisait en philosophie figure de franc-tireur insolent. Sa notice biographique le présente comme « un humaniste doué d'un savoir encyclopédique ». Docteur en médecine et bactériologiste ayant consacré publications et recherches à

la sérologie du typhus et de la syphilis, ainsi qu'à divers organismes pathogènes, il était mal placé pour impressionner les philosophes. Mais il serait plus durkheimien de suivre l'idée même de Fleck que c'est le collectif de pensée – c'est-à-dire l'organisation sociale – qui explique le peu d'attention qu'il a reçu au départ. Néanmoins, il est intéressant de reprendre la thèse de l'éditeur selon laquelle son échec initial est dû à l'incompatibilité des styles de pensée. » (p. 45)

Vue sous cet angle, l'entreprise de Fleck entretient un rapport éminemment paradoxal avec les thèses qu'elle développe, dont elle établit la validité en quelque sorte *a contrario* : il est ce penseur complètement à part, anti-conformiste, qui, lors même qu'il énonce le caractère social de la connaissance, se tient lui-même à la marge de toute communauté intellectuelle, ce qui voue d'emblée ses idées à être rejetées, déclarées purement et simplement nulles et non avenues, donc royalement ignorées avant même d'avoir pu être critiquées. Comme le note Bruno Latour dans sa Postface à l'édition française de *Genèse et développement d'un fait scientifique* :

« À première vue, voici un assez beau cas de contradiction : Fleck, qui n'hésite pas à écrire : « Une sorte de peur superstitieuse empêche d'attribuer à un collectif de pensée ce qu'il y a de plus intime dans la personnalité humaine, la capacité de penser (p. 85), ou encore : « Les trois quarts au moins, la totalité peut-être, du contenu de la science sont conditionnés et peuvent être expliqués par l'histoire de la pensée, la psychologie et la sociologie de la pensée » (p. 44), semble tout à fait isolé lorsqu'il crée, de toutes pièces, ce qui est devenu maintenant un vaste domaine de recherches. Quel paradoxe que de voir l'inventeur de la notion de collectif de pensée s'infliger à lui-même un tel démenti ! Ses innovations prouvent assez qu'il est possible de briser, par son génie propre, l'emprise délétère d'un cadre de pensée collectif. » (p. 252)

Il n'est pas certain que ce que Fleck a « créé de toutes pièces », en tout cas dans un isolement intellectuel presque complet, soit « ce qui est devenu maintenant un vaste domaine de recherches », celui propre aux actuelles *science studies*, ce qui revient à l'installer à nouveau dans la position idéale du précurseur. Précurseur, il ne l'a pas davantage été que Mendel à l'égard des lois de l'hérédité, qui ont été découvertes en l'absence de toute référence à ses travaux. Il vaudrait mieux dire de lui qu'il a été un explorateur, qui s'est lancé à ses risques et périls dans l'aventure solitaire d'une investigation dont son livre a conservé le témoignage, comme pourrait le faire la relation d'un voyage en pays lointain, mais ceci sans suite, et surtout, c'est ce qui fait principalement problème, sans antécédents identifiables. On serait bien en peine de dire dans quel collectif de pensée s'inscrit la réflexion que Fleck consacre à la science de la science : il n'est ni d'obédience positiviste ou empiriste, manière Cercle de Vienne, ni marxiste, façon Lukacs ou Mannheim, et sa « sociologie » développe une image générale de la société en tant que « collectif » ou système à dominante qui n'est pas susceptible d'être davantage détaillée. Il incarne exemplairement la figure de l'outsider qui, éventuellement à contre-courant, s'efforce de penser par lui-même, en s'appuyant sur son expérience des phénomènes qu'il étudie, et en élaborant par ses propres moyens les concepts dont il a besoin pour en rendre compte. Mais alors, cela veut dire que la démarche de Fleck témoigne que la pensée n'est pas soumise inexorablement à la loi du collectif, loi qui définit seulement des tendances générales et ne s'applique pas mécaniquement à la lettre aux cas particuliers : c'est ce qui, suivant d'autres voies, avait aussi amené Mannheim à faire place, dans sa sociologie de la connaissance, à la thèse de « l'intellectuel sans attache », alors même que celle-ci paraît en contredire les attendus de base.

Ceci nous ramène par un biais inattendu à la question du rapport entre le normal et le pathologique, qui joue un rôle crucial pour l'élaboration de la science de la science à laquelle pense Fleck, et non seulement dans le cadre de la science particulière qu'il exerce en tant que biologiste praticien. La position que Fleck adopte à l'égard de la théorie de la connaissance, position résolument atypique, et en un sens révolutionnaire, récuse les modèles dominants, imposés par l'habitude, et s'installe sans états d'âme dans l'attitude hors-norme spontanément

cataloguée comme relevant de l'ordre du pathologique ou du déviant : en remettant en cause la plupart des certitudes acquises concernant l'objectivité de la connaissance scientifique, non pour nier le caractère objectif de cette connaissance mais en vue de repenser celle-ci sur de toutes nouvelles bases, il transforme sa mission exploratoire d'avis de résistance de la pensée en une véritable agression, dont la radicalité surprend d'autant plus aujourd'hui, vue avec le recul du temps, qu'elle est sur le moment restée lettre morte, ce qu'elle devait être inévitablement, étant ainsi reléguée au rang d'un agent infectieux dont l'action ne donne lieu à aucun symptôme visible, un phénomène dont la nature offre le constant témoignage et qui n'est nullement de l'ordre de la fiction. Pour que les effets de cette agression soient ressentis, il aurait fallu, comme Mary Douglas a raison d'en faire la remarque, que Fleck ait lui-même pris pied quelque part dans le paysage intellectuel de son temps, ce qui aurait été la condition pour que ses thèses audacieuses viennent à discussion ; mais il en a été autrement, par sa décision ou pour d'autres raisons qui échappaient à son initiative personnelle, et son entreprise a pris la forme d'une expédition en pays lointain, tellement lointain que tout lien avait été rompu avec la région d'où elle avait été lancée à l'origine. Si on peut admettre que, comme le soutient Popper, la condition de la scientificité d'une théorie réside dans sa falsifiabilité il faut ajouter qu'aucune théorie n'est falsifiable dans l'absolu, hors contexte, selon des procédures relevant de la seule logique, et en conséquence d'une attention intellectuelle désengagée et non prédisposée ou préparée à orienter ses préoccupations dans tel ou tel sens. Les résultats de l'enquête de Fleck étaient d'emblée mis hors jeu, et ceci parce que cette enquête avait été engagée sans souci de respecter les règles du jeu, mais avec l'intention de les transgresser. Comme Freud abordant les côtes du Nouveau Monde, Fleck aurait pu s'écrier : « Je leur apporte la peste ! », mais, en épidémiologue averti qu'il était, il n'aurait pas omis d'ajouter que, pour que la maladie se propage, il ne suffit pas que l'agent infectieux soit inoculé, mais il faut que le terrain soit pour cela favorable, ce qui suppose un enchaînement de causes extrêmement complexes où les initiatives particulières sont amenées à interférer avec des conditions plus générales dont elles ne disposent pas à leur gré.

C'est pourquoi, loin de constituer une exception tellement isolée qu'elle serait privée de signification, à la manière d'une incompréhensible anomalie, la démarche marginale de Fleck amène à revoir les règles de développement de la pensée, qui sont celles d'une physiologie exposée en permanence à des risques de dérive pathologique, du type de celle que lui-même enclenche dans le domaine de la théorie de la connaissance où personne ne lui avait demandé d'intervenir et où ses prises de position étaient dès le départ privées des garanties nécessaires à leur légitimation. Elle révèle que l'histoire de la pensée se déroule continûment dans un état qui se tient de manière plus ou moins assurée en équilibre entre santé et maladie, ce qui nécessite, lorsque l'équilibre est rompu, de trouver les moyens de rétablir un nouvel équilibre : selon Fleck, ceci correspond en gros à la manière dont s'effectue le passage d'un style de pensée à un autre, suivant un processus dont les éléments perturbateurs, « pathologiques », constituent en quelque sorte l'aiguillon, à la manière d'un travail du négatif. C'est pourquoi la vie de la pensée, tout en étant soumise à un conformisme de principe, lié à la tendance qu'ont les systèmes de pensée, une fois installés, à perdurer, n'exclut pas les initiatives dérangeantes de pionniers audacieux qui, sans raison apparente, et sans promesse de succès, prennent le risque inouï de s'écarter des sentiers battus, quitte à demeurer pour longtemps, davantage encore qu'incompris, inaudibles.

(à suivre)